

ennemis, et le sot orgueil de croire que l'autorité royale suffisait pour justifier tous les actes de violence, allait ôter une seconde fois à Baltimore ce que les rois son père et son frère lui avaient donné, lorsqu'il fut précipité lui-même d'un trône qu'il remplissait si mal. Le successeur de ce lâche despote termina d'une manière digne de son caractère politique une contestation excitée avant son élévation. Il voulut que les Baltimore fussent privés de leur autorité, mais qu'ils continuassent à jouir de leurs revenus. Lorsque cette famille, plus indifférente sur les préjugés de religion, rentra dans le sein de l'église anglicane, elle fut réintégrée dans le gouvernement héréditaire du Maryland. Elle recommença à conduire la colonie avec un conseil et deux députés élus par chaque district.

viii.  
Événemens  
arrivés dans  
le Maryland.

De tous les établissemens formés dans le continent septentrional, le Maryland fut heureusement pour lui une des colonies les moins fécondes en événemens. Son histoire se réduit à deux faits dignes d'être remarqués.

Berkley, follement zélé pour l'église anglicane, expulsa de la Virginie ceux des habitans qui ne professent pas son culte. Les dissidens cherchent un asile dans la province qui nous occupe. L'accueil qu'ils y reçoivent offense vivement les Virginiens. Dans le premier accès d'un ressentiment injuste, ils persuadent aux sauvages que leurs nouveaux voisins sont Espagnols. Ce nom odieux change toutes les idées des Indiens. Ils ravagent

sans délibérer des champs qu'ils ont aidé à défricher; ils massacrent sans miséricorde des hommes qu'ils viennent de recevoir fraternellement. Combien il fallut de temps, de patience, de sacrifices pour détromper ces esprits prévenus, pour ramener ces cœurs égarés!

Baltimore, écoutant plutôt sa raison que les instructions de son enfance, avait voulu que toutes les communions chrétiennes eussent une égale part au gouvernement. Les catholiques en furent exclus à l'époque mémorable où ce lord fut dépouillé de son autorité. Ou le ministère britannique ne voulut pas, ou il ne put pas arrêter cet acte de fanatisme. Son influence se réduisit à empêcher que les fondateurs de la colonie n'en fussent chassés, et qu'on ne mît en vigueur contre eux des lois pénales qui étaient sans force en Angleterre.

La province est très-arrosée. On y voit couler de nombreuses sources, et cinq rivières navigables la traversent. L'air, qui est beaucoup trop humide sur les côtes, devient pur, léger et subtil à mesure que le terrain s'élève. Le printemps et l'automne sont de la plus heureuse température; mais l'hiver a des jours d'un froid très-vif, et l'été des jours d'une chaleur accablante. Ce que le pays a cependant de moins supportable, c'est une grande quantité d'insectes dégoûtans.

C'est une des plus petites provinces de l'Amérique septentrionale. Aussi tous ou presque tous

ix.  
État actuel  
de Maryland.  
Ses cultures.

les terrains y ont-ils été concédés, et dans la plaine, et au milieu des montagnes. Ils furent long-temps en friche ou mal exploités; mais les travaux se sont fort accrus depuis que, selon le dénombrement du congrès, la population s'est élevée à trois cent vingt mille habitans.

Beaucoup sont catholiques, et beaucoup plus sont Allemands. Leurs mœurs ont plus de douceur que d'énergie; ce qui pourrait venir de ce que les femmes ne sont pas exclues de la société comme dans la plupart des autres parties du continent. Les hommes libres et peu riches, fixés dans les lieux élevés, qui originairement ne coupaient de bois, n'élevaient de troupeaux, ne cultivaient de grains que pour les besoins de la colonie, ont graduellement fourni une grande quantité de ces objets aux Indes occidentales. Cependant la prospérité de l'établissement a été d'une manière plus spéciale l'ouvrage des esclaves, occupés à plus ou moins de distance de la mer dans des plantations de tabac.

C'est une plante âcre, caustique, que la médecine a beaucoup employée, qu'elle emploie quelquefois encore, et qui, prise intérieurement en substance, est un véritable poison plus ou moins actif, selon la dose. On la mâche et on la fume en feuilles; et surtout on la prend en poudre par les narines.

Elle fut trouvée en 1520 près de Tabasco, dans le golfe du Mexique. Transportée dans les îles voi-

sines, elle parvint bientôt dans nos climats, où son usage devint un objet de dispute entre les savans. Les ignorans même prirent part dans cette querelle; et le tabac acquit de la célébrité. La mode et l'habitude en ont avec le temps prodigieusement étendu la consommation dans toutes les parties du monde connu.

Sa tige est droite, velue, gluante, haute de trois ou quatre pieds. Ses feuilles, également velues, et disposées alternativement sur la tige, sont épaisses, mollasses, d'un vert pâle, larges, ovales, terminées en pointe, beaucoup plus grandes au pied qu'à la cime de la plante. Cette cime ramifie sa couronne de bouquets de fleurs légèrement purpurines. Leur calice, tubulé, à cinq dents, renferme une corolle allongée en entonnoir, évasée par le haut, découpée en cinq parties, et chargée d'autant d'étamines. Le pistil, caché au fond de la fleur, et terminé par un seul style, devient en mûrissant une capsule à deux loges, remplie de menues semences.

Le tabac demande une terre médiocrement forte, mais grasse, unie, profonde, et qui ne soit pas trop exposée aux inondations. Un sol vierge convient à ce végétal, avide de suc.

On sème les graines de tabac sur des couches. Lorsque les plantes ont deux pouces d'élévation, et au moins six feuilles, on les arrache doucement dans un temps humide, et on les porte avec précaution sur un sol bien préparé, où elles

sont placées à trois pieds de distance les unes des autres. Mises en terre avec ce ménagement, leurs feuilles ne souffrent pas la moindre altération, et elles reprennent toute leur vigueur en vingt-quatre heures.

Cette plante exige des travaux continuels. Il faut arracher les mauvaises herbes qui croissent autour d'elle; l'étiéter à deux pieds et demi, pour l'empêcher de s'élever trop haut; la débarrasser des rejetons parasites; lui ôter les feuilles les plus basses, celles qui ont quelque disposition à la pourriture, celles que les insectes ont attaquées, et réduire leur nombre à huit ou dix au plus. Deux mille cinq cents tiges peuvent recevoir tant de soins d'un seul homme bien laborieux; et elles doivent rendre mille livres pesant de tabac.

On le laisse environ quatre mois en terre. A mesure qu'il approche de sa maturité, le vert riant et vif de ses feuilles prend une teinte obscure. Elles courbent la tête; mais l'odeur qu'elles exhalaient augmente et s'étend au loin. C'est alors que la plante est mûre et qu'il faut la couper.

Les pieds cueillis sont mis en tas sur la même terre qui les a produits. On les y laisse suer une nuit seulement. Le lendemain, ils sont déposés dans des magasins construits de telle manière que l'air puisse y entrer librement de tous les côtés. Ils y restent séparément suspendus tout le temps nécessaire pour les bien sécher. Étendus ensuite sur des claies et bien couverts, ils fermentent une

ou deux semaines. On les dépouille enfin de leurs feuilles, qui sont mises dans des barils ou réduites en carottes. Les autres façons qu'on donne à cette production, et qui changent avec le goût des nations, sont étrangères à sa culture.

Les Indes orientales et l'Afrique cultivent du tabac pour leur usage. Elles n'en vendent ni n'en achètent.

Dans le levant, Salonique est le grand marché du tabac. La Syrie, la Morée ou le Péloponèse, l'Égypte, y versent tout leur superflu. De ce port il est envoyé en Italie, où on le fume, après que la causticité qui lui est naturelle en a été adoucie par le mélange de ceux de Dalmatie et de Croatie.

Les tabacs de ces deux provinces sont de très-bonne qualité, mais si forts, qu'on ne peut les prendre sans les tempérer par des tabacs plus doux.

Les tabacs de Hongrie seraient assez bons, s'ils n'avaient généralement une odeur de fumée qui en dégoûte.

L'Ukraine, la Livonie, la Prusse, la Poméranie, récoltent une assez grande quantité de cette production. Sa feuille, plus large que longue, est mince, et n'a ni saveur ni consistance. Dans la vue de l'améliorer, la cour de Russie a fait semer dans ses colonies de Sarratow, sur le Volga, des graines apportées de Virginie et d'Hamesfort. L'expérience n'a eu aucun succès, ou n'en a eu que très-peu.

Le tabac du Palatinat est très-médiocre en lui-

même; mais il a la faculté de pouvoir s'amalgamer avec de meilleurs et d'en prendre le goût.

La Hollande fournit aussi des tabacs. Celui que, dans la province d'Utrecht, produisent Hamesfort et quatre ou cinq districts voisins, est d'une qualité supérieure. Sa feuille est grande, souple, onctueuse, et d'une bonne couleur. Il a le rare avantage de communiquer son délicieux parfum aux tabacs inférieurs. On en voit beaucoup de ces dernières classes sur le territoire de la république. Cependant l'espèce qui croît en Gueldre est la plus mauvaise de toutes.

La culture du tabac était autrefois établie en France, et avec plus de succès qu'ailleurs, près du Pont-de-l'Arche, en Normandie; à Verdon, en Picardie; et à Montauban, à Tonneins, à Clérac, dans la Guyenne. On l'y défendit en 1721, excepté sur quelques frontières dont on respecta les capitulations. Le Hainaut, l'Artois, la Franche-Comté, profitèrent peu d'une liberté que la nature de leur sol repoussa opiniâtrément. Elle a été plus utile à la Flandre et à l'Alsace, dont les tabacs, quoique très-faibles, peuvent être mêlés sans inconvénient avec des tabacs supérieurs.

Dans l'origine, les îles du Nouveau-Monde s'occupèrent du tabac. Des productions plus riches les remplacèrent successivement dans toutes, excepté à Cuba, qui est restée en possession de fournir tout le tabac en poudre que consomment les Espagnols des deux hémisphères. Son parfum

est exquis, mais trop fort. La même couronne tire de Caraque le tabac que ses sujets fument en Europe. On l'emploie aussi dans le nord et en Hollande, parce qu'il n'en existe nulle part qui lui soit comparable pour cet usage.

Le Brésil adopta de bonne heure cette production, et ne l'a pas depuis dédaignée. Il a été encouragé par la faveur constante dont son tabac a joui sur les côtes occidentales de l'Afrique. Dans nos climats même il est assez recherché par les gens qui fument. A raison de son âcreté, il serait imprégnable en poudre, sans les préparations qu'on lui donne. Elles se réduisent à tremper chaque feuille dans une décoction de tabac et de gomme de topal. Ces feuilles, ainsi humectées, sont formées en rouleau et enveloppées d'une peau de bœuf qui les maintient dans une fraîcheur nécessaire.

Mais les meilleurs tabacs du globe croissent dans le nord de l'Amérique, et dans cette partie du Nouveau-Monde il faut mettre au second rang ceux qu'on récolte dans le Maryland. Cependant ils n'ont pas le même degré de perfection dans toute l'étendue de la province. Les crûs de Chester et de Chouptan approchent, pour la qualité, des tabacs de la Virginie, et sont consommés en France. Les crûs de Patapsico et de Potuxant, très-propres à être fumés, trouvent leur débouché dans le nord et dans la Hollande. Sur les rives septentrionales du Potowmak, les tabacs sont

excellens dans la partie haute, et médiocres dans la partie basse.

Sainte-Marie, autrefois la capitale de l'état, n'est rien ; et Annapolis, qui jouit maintenant de cette prérogative, n'est guère plus considérable. C'est à Baltimore, dont le port peut recevoir des navires tirant dix-sept pieds d'eau, que se traitent presque toutes les affaires. Ces trois villes, les seules qui soient dans la colonie, sont situées sur la baie de Chésapeak, qui s'enfonce deux cent cinquante milles dans les terres, et dont la largeur commune est de douze milles. Deux caps forment son entrée. Au milieu est un banc de sable. Le canal, voisin du cap Charles, n'ouvre un passage qu'à de très-légers bâtimens ; mais celui qui longe le cap Henri admet dans tous les temps les plus grands vaisseaux.

x.  
Ce que le  
Maryland  
peut devenir.

Entre les Apalaches et la mer, peu de terres sont aussi bonnes que celles du Maryland. Cependant elles sont trop généralement légères, sablonneuses et peu profondes pour récompenser les travaux et les avances du cultivateur le même espace de temps que dans nos climats. La fécondité, partout inséparable des défrichemens, est rapidement suivie d'une diminution extraordinaire dans la quantité, dans la qualité du blé. Le sol est encore plus tôt usé par le tabac. Lorsqu'on en a demandé sans interruption à un même lieu quelques récoltes, cette feuille perd beaucoup de sa force. Pour cette raison, on créa

en 1733 des inspecteurs autorisés à faire brûler tout ce qui n'aurait pas le parfum convenable. Cette institution fut sage : mais elle semble annoncer qu'il faudra renoncer un jour à la plus importante production de la province, ou qu'insensiblement elle se réduira à peu de chose.

Alors ou plus tôt on exploitera les mines de fer, qui sont très-abondantes dans la colonie. C'est un moyen de prospérité que jusqu'ici on n'a pas poussé au-delà de dix-sept ou dix-huit fourneaux. Une liberté nouvelle, de nouveaux besoins communiqueront plus de force aux bras, aux esprits plus de mouvement.

D'autres manufactures s'élèveront aussi sans doute. Le Maryland n'en eut jamais d'aucune espèce. Il tirait de la Grande-Bretagne ce qui servait aux usages les plus ordinaires de la vie. C'était une des raisons qui le faisaient gémir sous le poids accablant des dettes. M. Stirenwith a pris enfin le parti de faire fabriquer des bas, des étoffes de soie et de laine, des toiles de coton, toutes les espèces de quincailleries, jusqu'à des armes à feu. Ces branches d'industrie, maintenant réunies dans un même atelier avec de grands frais et une intelligence rare, se disperseront plus ou moins rapidement dans la province, et, passant le Potowmak, iront se naturaliser aussi dans la Virginie.

Cette autre colonie, avec le même sol, avec le même climat que le Maryland, a sur lui quelques

xi.  
Par qui et  
comment a

été établie la  
Virginie.

avantages. Son étendue est beaucoup plus considérable. Ses fleuves reçoivent de plus gros navires et leur permettent une plus longue navigation. Ses habitans ont un caractère plus élevé, plus ferme, plus entreprenant, ce qu'on pourrait attribuer à ce qu'ils sont plus généralement d'origine britannique.

La Virginie était il y a deux siècles tout le pays que l'Angleterre se proposait d'occuper dans le continent de l'Amérique septentrionale. Ce nom ne désigne plus que l'espace borné d'un côté par le Maryland, et de l'autre par la Caroline.

Ce fut en 1606 que les Anglais abordèrent à cette plage sauvage. James-Town fut leur premier établissement. Un malheureux hasard leur offrit au voisinage un ruisseau d'eau douce qui, sortant d'un petit banc de sable, entraînait du talc, qu'on voyait briller au fond d'une eau courante et limpide. Dans un siècle qui ne soupirait qu'après les mines, on prit pour de l'argent cette poussière méprisable. Le premier, l'unique soin des nouveaux colons fut d'en ramasser. L'illusion fut si complète, que, deux navires étant venus porter des secours, on les renvoya chargés de ces richesses imaginaires. A peine y restait-il un peu de place pour quelques fourrures. Tant que dura ce rêve, les colons dédaignèrent de défricher les terres. Une famine cruelle fut la punition d'un si fol orgueil. De cinq cents hommes envoyés d'Europe il n'en échappa que soixante à ce fléau

terrible. Ce reste malheureux allait s'embarquer pour Terre-Neuve, n'ayant des vivres que pour quinze jours, lorsque Delaware se présenta avec trois vaisseaux, une nouvelle peuplade, et des provisions de toute espèce.

L'histoire peint ce lord comme un génie élevé au-dessus des préjugés de son temps. Son désintéressement égalait ses lumières. En acceptant le gouvernement d'une colonie qui était encore au berceau, il ne s'était proposé que cette satisfaction intérieure que trouve un honnête homme à suivre le penchant qu'il a pour la vertu, que l'estime de la postérité, seconde récompense de la générosité qui se dévoue et s'immole au bien public. Dès qu'il parut, ce caractère lui donna l'empire des cœurs. Il retint des hommes déterminés à fuir un sol dévorant; il les consola dans leurs peines; il leur en fit espérer la fin prochaine: et, joignant à la tendresse d'un père toute la fermeté d'un magistrat, il dirigea leurs travaux vers un but utile. Pour le malheur de la peuplade renaissante, le dépérissement de sa santé obligea Delaware de retourner dans sa patrie; mais il n'y perdit jamais de vue ses colons chéris, et tout ce qu'il avait de crédit à la cour, il l'employa toujours à leur avantage.

Cependant la colonie ne faisait que peu de progrès. On attribuait cette langueur à la tyrannie inséparable des privilèges exclusifs. La compagnie qui les exerçait fut proscrite à l'avènement de

Charles I<sup>er</sup> au trône. Avant cette époque, l'autorité était tout entière dans les mains du monopole. Alors la Virginie reçut le gouvernement anglais. La couronne ne lui fit acheter ce grand avantage que par une redevance annuelle de 2 l. 5 sous pour chaque centaine d'acres qu'on cultiverait.

Jusqu'à ce moment les colons n'avaient pas connu de véritable propriété. Chacun y errait au hasard, ou se fixait dans l'endroit qui lui plaisait, sans titres ni convention. Enfin des bornes furent posées; et des vagabonds, devenus citoyens, reçurent des limites dans leurs plantations. Cette première loi de la société fit tout changer de face. Les défrichemens se multiplièrent de tous les côtés. Cette activité fit accourir à la Virginie une foule d'hommes courageux qui vinrent y chercher ou la fortune, ou ce qui en dédommage, la liberté. Les troubles mémorables qui changèrent la constitution anglaise augmentèrent encore ce concours d'une foule de monarchistes qui allèrent attendre auprès de Guillaume Berkley, gouverneur de la colonie, et dévoué comme eux au roi Charles, la décision du destin sur ce prince abandonné. Les intérêts de la monarchie furent même soutenus par ce lieutenant zélé après que la fortune eut écrasé le monarque. Mais quelques habitans, séduits ou gagnés, se voyant secondés d'une puissante flotte, livrèrent la colonie au protecteur. Si le chef se vit entraîné malgré lui par le torrent,

il fut du moins, parmi ceux que Charles avait honorés de places de confiance et d'autorité, le dernier qui plia sous Cromwel, et le premier qui rompit ses chaînes. Cet homme courageux gémissait dans l'oppression, lorsque les cris du peuple le rappelèrent à la place que la mort de son successeur laissait vacante. Loin de céder à des instances si flatteuses, il déclara qu'il ne servirait jamais que le légitime héritier du monarque détrôné. Cet exemple de magnanimité, dans un temps où l'on ne voyait point de jour au rétablissement de la maison royale, fit tant d'impression sur les esprits, que d'une voix unanime on proclama Charles II en Virginie avant qu'il eût été proclamé en Angleterre.

La colonie ne tira pas d'une démarche si généreuse le fruit qu'elle en pouvait attendre. Le nouveau monarque y accorda, par faiblesse ou par corruption, à des courtisans avides, des terrains immenses qui absorbaient les possessions d'un grand nombre de citoyens obscurs. L'acte de navigation imaginé par le protecteur, et dont le but était d'assurer à la métropole l'approvisionnement de tous ses établissemens du Nouveau-Monde, le commerce exclusif de leurs productions, fut observé avec une rigueur qui fit presque doubler de valeur ce que la Virginie devait acheter, et avilit encore plus ce qu'elle avait à vendre. Cette double oppression fit tarir les ressources et les espérances de la province. Pour comble de calamité, les sau-

xii.  
Obstacles qui s'opposent aux prospérités de la Virginie.